

MARIAL KILLER.

Mary Lester s'était un peu attardée sur les bords de l'Odette avant de rejoindre l'hôtel de police de Quimper. Un printemps radieux s'annonçait et les magnolias offraient leurs roses corolles aux rayons du soleil levant. Elle se décida enfin à pousser la porte de « l'usine » comme disait le lieutenant Fortin. Elle lança un « Bonjour ! » au brigadier Mélanec qui était de service à l'accueil et monta à son bureau.

— Bonjour capitaine, lui fit Raymond, l'homme toutes mains qui faisait le ménage dans les locaux et achevait de donner un coup de chiffon sur le bureau du capitaine Lester.

— Bonjour Raymond, répondit Mary avec un large sourire. Prenez votre temps, je vais prendre un café au distributeur. Je suppose que j'y retrouverais le lieutenant Fortin, ajouta-t-elle en lançant un coup d'œil au bureau déserté par son coéquipier où s'étalait *L'Équipe* du jour.

Effectivement, Jean-Pierre Fortin, alias Jipi pour les intimes, était en conversation animée devant le distributeur de boissons avec un stagiaire récemment arrivé au commissariat, le lieutenant Gérard Loiseau. Selon les bribes d'éclats de voix que put surprendre Mary dans le couloir, il s'agissait des performances controversées de l'équipe de France de foot qui avait perdu son match contre l'Italie la veille au soir.

— Ah, Mary, lança Jipi, en claquant deux bises sur les joues de sa coéquipière.

— Bonjour capitaine, ajouta de son côté le lieutenant Loiseau en tendant à Mary une main sèche et ferme. Puis-je vous offrir un café ?

— Volontiers lieutenant. Mais je ne voudrais pas vous interrompre dans votre conversation si passionnante.

— Fiche-toi de nous, Mary, fit Jipi. Mais les Bleus sont devenus lamentables. Peux-tu nous dire où sont passés les champions du monde de 1998 ?

Mary s'abstint de répondre. Elle aurait pu dire qu'elle s'en fichait comme de sa première brassière et qu'elle n'allait pas lancer une enquête pour rechercher ces fantômes d'une gloire passée et éphémère tout autant que futile ! Jipi passait sa colère en maltraitant l'emballage d'une sucrerie qu'il avait soutirée au distributeur. C'était une sucrerie réputée entièrement naturelle aux bons produits de synthèse, d'une marque que Mary n'avait jamais vue ailleurs que dans ce commissariat, heureusement, pensait-elle : il ferait beau voir que ce genre de produit se répande à l'extérieur !

— Capitaine ! cria du bout du couloir un brigadier Mélanec haletant. Le patron vous cherche et vous demande d'urgence dans son bureau. Le lieutenant Fortin, aussi !

Aïe ! cela sentait la grosse affaire. Après avoir jeté leurs gobelets vides dans la corbeille, Mary et Jipi se dirigèrent vers le bureau du divisionnaire.

— Entrez ! tonitrua le commissaire Fabien derrière sa porte.

— Bonjour patron, firent en chœur Mary et Jipi en entrant dans le bureau directorial.

— Asseyez-vous !

Le ton était sec et peu amène. Le commissaire divisionnaire Lucien Fabien semblait d'humeur massacrante ce matin. Que se passait-il pour avoir mis dans cet état le brave Fabien qui attendait patiemment l'heure de la retraite, laquelle allait sonner dans quelques mois ?

— Capitaine, fit-il en s'adressant hiérarchiquement à Mary Lester, nous avons une troisième victime. Le corps d'une jeune femme a été retrouvé ce matin derrière des poubelles dans une rue du centre ville. Même *modus operandi* que pour les deux cas précédents. Cette fois cela semble certain, nous avons affaire à un serial killer. Un serial killer à Quimper !

Le poing nerveux du divisionnaire s'abattit sur son bureau, faisant tressauter quelques trombones qui s'étaient égarés hors de leur réceptacle.

— Retrouvez-moi vite ce salaud, ordonna le commissaire en employant un vocabulaire qui n'était pas habituel dans sa bouche. Et vite ! Prenez avec vous le lieutenant Loiseau, demandez-moi tous les moyens que vous voudrez, il faut mettre cet être malfaisant hors d'état de nuire le plus rapidement possible !

« Être malfaisant ! Voilà qui cadre mieux que "salaud" avec le vocabulaire de ce brave Lucien, » songea Mary. Mais peu importait les problèmes lexicaux, l'important était de retrouver l'assassin qui, à trois reprises désormais, avait ôté la vie à des jeunes femmes innocentes qui n'aspiraient qu'à profiter de l'existence et de l'arrivée du printemps...

Le capitaine Lester, le lieutenant Fortin et le lieutenant Loiseau se transportèrent sur les lieux du nouveau crime. C'était à quelques pas du domicile de Mary, situé dans la venelle toute proche du Pain-Cuit. Une bâche de plastique recouvrait une forme humaine au centre d'un périmètre délimité par les banderole jaunes installées par les gardiens de la paix qui tentaient d'éloigner au mieux les badauds toujours avides de sensations fortes. Le médecin légiste paraissait avoir terminé ses premières constatations. Le docteur Le Cloarec était en grande discussion avec le substitut du procureur de la République, monsieur Paulin, ainsi qu'avec un jeune enquêteur en civil, le brigadier chef Guéguen.

— Ah ! capitaine Lester. Triste affaire, fit le substitut Paulin. Cette jeune femme a été tuée dans les mêmes conditions que les deux victimes précédentes.

— Étranglée et tondue ! précisa le docteur Le Cloarec.

— Gaëlle Clavreul, vingt-cinq ans, étudiante, dit Guéguen en écartant un coin de la bâche.

La jeune Gaëlle reposait dos au sol, les mains croisées sur la poitrine, les yeux clos, une fine trace rouge autour du cou. Son crâne avait été hâtivement rasé, laissant voir par ci par là quelques courtes touffes de cheveux blonds. C'était la troisième fois en quelques semaines que Mary et Jipi voyaient le même horrible tableau.

— Les techniciens de la police scientifique vont poursuivre leurs investigations, dit le substitut Paulin. Il y a fort à parier qu'encore une fois aucune trace exploitable ne sera découverte. Mais il me faut ce salaud ! Vous entendez, capitaine Lester, retrouvez-moi vite ce salaud !

Le capitaine Lester venait déjà d'entendre la même exhortation de la bouche de son patron. Oui, elle en était bien consciente. Il lui fallait retrouver cet assassin, de préférence avant qu'il ait agi une quatrième fois. Mais l'enquête était difficile. Comme pour tout cas de serial killer, puisqu'il fallait bien maintenant employer cette expression, on pouvait compter sur une erreur qu'il commettrait un jour ou l'autre – mais cela impliquait de nouveaux meurtres – ou bien encore sur sa volonté de se dévoiler d'une manière ou d'une autre pour exhiber au monde sa personnalité hors du commun.

Mary, Jipi et Loiseau quittèrent la scène de crime pour se jeter dans les bras d'un homme qu'ils connaissaient bien.

— Bonjour capitaine Lester, fit-il en la fixant d'un regard enjôleur. Vous avez une déclaration à me faire ?

Guillaume Chantrel, âgé d'une trentaine d'années, les cheveux blonds et mi-longs, les yeux d'un bleu profond, une éternelle cigarette au coin des lèvres, était le chroniqueur judiciaire de *La Tribune de Quimper*. Dès qu'un fait divers sanglant se produisait dans la région, il était toujours l'un des premiers sur les lieux. À se demander quelles étaient ses sources d'information. Mary n'aimait pas ce *journal* qui avait tendance à fréquenter un peu trop souvent les couloirs du commissariat. On le voyait devant une machine à café, bavardant avec un *en tenue* ou un jeune enquêteur, essayant de leur soutirer innocemment quelques infos. « Rien à déclarer » lui jeta-t-elle en s'éclipsant.

Les trois flics regagnèrent le commissariat. Ils se lancèrent dans l'étude d'un plan de travail, travail de routine, travail de fourmis... Il leur fallait coûte que coûte et le plus rapidement possible trouver cet « être malfaisant »...

Il était attablé nonchalamment à la terrasse d'un café, sirotant son apéritif, tout en regardant les passants qui allaient vaquer à des occupations diverses. Ce soir, ils s'empresseraient de rentrer chez eux, retrouver leur petite vie tranquille et leur série télévisée préférée. Une série policière sans doute, bien noire et qui ne les empêcheraient pas de dormir du sommeil du juste. Il souriait d'aise en pensant qu'à chaque fois qu'il avait l'occasion de s'adresser au capitaine Mary Lester, il se plaisait à plonger son regard dans ses yeux clairs. Bien évidemment, elle était à cent lieux de penser qu'elle se trouvait face à l'assassin qu'elle recherchait avec tant d'acharnement. Elle ne semblait pas non plus penser qu'il lui portait des sentiments qu'il n'oserait jamais lui avouer. Comment terminerait-il sa soirée ? S'occuperait-il de sa nouvelle victime ?

Mary Lester et son co-équipier Fortin, ainsi que Loiseau qui venait de les rejoindre après la pause de midi, étaient bien embêtés et ne savaient trop dans quelle direction commencer leur enquête. Il était évident qu'ils n'avaient pas affaire à des crimes crapuleux. Inutile de lancer les indics habituels. La solution résidait dans le profil psychologique du tueur, un travail digne d'un profileur, donc. Jipi fit la moue : cela n'était pas trop dans ses goûts. Loiseau paraissait plus à l'aise ; il était au début de sa carrière et tout l'intéressait. C'était un jeune flic frais émoulu de l'école de police, les cheveux coupés très courts, portant bien un jean serré et une veste de cuir neuve. Il fixait Mary en semblant l'interroger : « et maintenant, que fait-on, chef ? »

Mais Mary était quelque peu songeuse. Les crimes n'étaient suivis d'aucun vol, les victimes avaient toujours avec elles sac à main, argent, papiers... Aucuns sévices sexuels... Le crime lui-même était banal, si l'on pouvait s'exprimer ainsi devant un fait horrible : la strangulation. Seul élément étrange, ces cheveux tondus. On n'était plus au temps de la Libération ! Quelle signification cela pouvait-il bien avoir ?

— Il faudrait sans doute rechercher s'il existe des cas précédents dans d'autres régions de France, dit enfin Mary. Et rechercher également quels points communs existent entre nos trois victimes. Je compte sur vous, messieurs. Vous avez entendu le patron et le sub' : il faut faire vite. C'est aussi mon opinion et nul doute que ce soit la vôtre. Au boulot !

Mais les recherches s'avérèrent infructueuses. Personne dans les commissariats et gendarmeries de France et de Navarre n'avait eu à déplorer de tels meurtres, et c'était tant mieux. Aucun lien n'existait entre les trois malheureuses victimes, et c'était tant pis. Aucun lien familial, ni amical, pas plus qu'une fréquentation commune d'un lieu tel qu'une discothèque ou autre boîte de nuit. Elles résidaient dans des quartiers différents de Quimper, l'une était vendeuse, l'autre ouvrière, la troisième étudiante. Le seul point commun était le sexe féminin et la jeunesse, entre vingt-cinq et trente ans.

La journée s'achevait. Il était hélas temps de rentrer chez soi. Mary regagna la venelle du Pain-Cuit et s'attarda un peu sur les lieux du crime, tenta de percevoir les indices ténus qu'ils pourraient distiller. Aucune idée ne lui vint. Elle monta les quelques marches pour rejoindre sa porte d'entrée, fit jouer sa clé dans la serrure, entra et retrouva l'atmosphère calme et chaleureuse de son appartement. Une bonne odeur de cuisine y planait tandis que sa vieille amie Amandine Trépon l'attendait sur le canapé, regardant la télévision. On y donnait un bon vieil épisode de Maigret avec Bruno Cremer. Amandine était friande de ces séries, tout comme elle était passionnée par les récits que voulait bien lui faire Mary de ses aventures. A l'autre bout du canapé, sommeillait Miz Du, le gros chat noir de Mary.

Les deux femmes s'attablèrent devant une succulente blanquette. Elle fut suivie d'un dessert dont Amandine avait le secret. Puis celle-ci rejoignit son gourbi, comme elle disait, c'est-à-dire le petit appartement d'un immeuble voisin. Mary fit un peu de lecture tout en écoutant un concerto pour piano de Mozart, puis elle se coucha et s'endormit plus rapidement qu'elle ne l'aurait pensé.

Ce fut Mozart qui la réveilla. En fait, c'était le signal sonore qu'elle s'était choisi pour son téléphone portable. Aucune lumière ne filtrait encore à travers les volets. Mary jeta un coup d'œil au cadran du radio-réveil : cinq heures. Appuyant sur la touche écoute de son téléphone, elle capta instantanément la voix énervée de son patron.

— Ah, Mary, ce n'est pas trop tôt !

« Si, un peu ! » songea Mary en regardant l'heure de nouveau.

— Nous avons un quatrième meurtre sur les bras ! Je vous attends ! D'urgence !

Après avoir avalé un café et pris une douche rapide, Mary arriva au commissariat qui était en effervescence.

La quatrième victime avait été découverte en périphérie de Quimper. Étranglée, tondue... Une infirmière du centre hospitalier qui rejoignait son domicile à scooter après sa rude journée de travail. Clémentine Ledu, âgée de trente ans.

Il avait repéré sa nouvelle victime lors d'un passage au centre hospitalier, pour son travail. Elle avait tout à fait le profil qu'il recherchait. Il avait, avec soin, noté ses habitudes, ses horaires. Ce soir-là, il avait garé sa voiture sur son trajet et avait levé le capot. Lorsqu'elle était apparue au guidon de son scooter, il s'était mis à gesticuler comme pour demander du secours afin qu'elle s'arrêtât. Le reste avait été la routine : il l'avait étranglée avec la cordelette enduite de suif, l'avait soigneusement déposée sur le bas-côté, lui avait fermé les yeux, lui avait croisé les mains sur la poitrine et avait tondu tranquillement la longue chevelure tressée. Il avait pris tout le temps nécessaire ; l'endroit était peu fréquenté et il ne serait pas dérangé à cette heure tardive.

Sur les lieux, Mary retrouva le même légiste et le même substitut. Elle était accompagnée de Jipi, mais Loiseau avait eu du mal à se réveiller et ne s'était pas présenté au commissariat, causant une colère froide au commissaire Fabien qui avait convoqué ses troupes pour les motiver. Il semblait que Loiseau se soit couché tard ; il rejoindrait directement sur les lieux. De fait, le lieutenant Loiseau rejoignit Mary sur les lieux du crime et se confondit en excuses que la capitaine accepta du bout des lèvres. Le brigadier chef Guéguen, quant à lui, était arrivé le premier sur place avec un équipage de *bleus*. Sous les projecteurs installés à la va-vite et illuminant la scène de crime, une escouade de techniciens en combinaisons blanches s'activait.

— Où en êtes-vous dans votre enquête ? demanda le substitut Paulin à Mary sans autre entrée en matière.

— Bonjour monsieur le substitut, insista Mary. Hélas, cela s'annonce difficile. Nous n'avons malheureusement encore aucune piste. Espérons que notre homme commette rapidement une erreur qui lui fasse laisser une trace quelconque sur le lieu de son forfait.

— Espérons, capitaine. Espérons !

Cet espoir allait peut-être se matérialiser cette fois. Le brigadier-chef Guéguen, qui suivait les investigations des techniciens, interpella Mary.

— Capitaine, il semble qu'une voiture ait stationné ici un long moment. Elle a laissé quelques traces sur le bas-côté. Il y a aussi deux mégots et un papier d'emballage. Il est possible que des traces d'ADN subsistent malgré la bruine qui est tombée en fin de nuit.

— Cela ne provient pas de quelqu'un de chez nous ? s'inquiéta Mary.

— Voyons, capitaine, il est hors de question que l'un d'entre nous fume ou mange une barre chocolatée sur une scène de crime !

— Vous pensez que c'est notre assassin qui attendait sa victime et a ainsi tué le temps ?

— Peut-être. Ou bien cela n'a aucun rapport...

Mais Mary frémit. Ce papier d'emballage, très certainement, provenait du distributeur du commissariat. Quant aux mégots, il s'agissait des restes de banales Marlboro.

La petite équipe se dirigea vers sa voiture afin de regagner le commissariat quand elle se heurta encore une fois à Guillaume Chantrel.

— Encore vous, fit Mary d'un air rogue. Vous avez des antennes ?

— Je ne fais que mon travail, capitaine Lester. Je suppose que vous allez encore me dire que vous n'avez rien à me déclarer ?

Mary ne répondit pas, claqua la portière et la Mégane conduite par Jipi démarra. Arrivés au commissariat, les trois flics regagnaient leur bureau quand Mary s'arrêta et se dirigea vers l'accueil où trônait le brigadier Mélanec.

— Juste une petite chose à demander à Mélanec, dit Mary à Fortin et Loiseau, et je vous rejoins.

— Triste affaire. J'ai une fille qui a à peu près l'âge des victimes, fit le brigadier qui aurait pu aussi être le père de Mary.

— Oui, brigadier. Mais je vous jure que nous aurons la peau de ce salaud très bientôt.

« Voilà que je parle comme le substitut, » pensa Mary.

— Dites, Mélanec, vous qui savez tout ce qui se passe dans cette maison, est-ce que vous savez qui sont les consommateurs de ces barres soit disant chocolatées que le distributeur automatique nous dispense si généreusement ?

— Pas moi, en tout cas ! répondit Mélanec. C'est un sondage en vue de nous débarrasser de ces cochonneries ? ajouta-t-il en souriant.

» Bah, celui qui en mange le plus est sans doute le lieutenant Fortin. Mais aussi Loiseau, et quelques *bleus*. Et puis, tenez, il y a deux de nos visiteurs habituels qui semblent aussi raffoler de ces ersatz de friandises : le docteur Le Cloarec et le substitut Paulin.

Autant dire que Mary était songeuse lorsqu'elle rejoignit le bureau qu'elle partageait avec Jipi. Le lieutenant stagiaire Loiseau s'y était installé sur une petite table de décharge pour le temps de l'enquête.

— Bon, messieurs, faisons le point ! Ah, Loiseau, si vous avez envie de fumer, ne vous en privez pas, vous pouvez sortir quelques minutes...

— C'est gentil, capitaine. Mais je ne fume pas.

« Ouf » fit intérieurement Mary en poursuivant comme si de rien n'était :

— Nous avons cette fois-ci quelques indices qui vont peut-être nous permettre d'avancer. En attendant les résultats des analyses qui vont être diligentées par le labo, et pendant que Guéguen et ses hommes se livrent à l'habituelle enquête de voisinage, nous allons rechercher où l'on distribue ce genre de produit, dit Mary en sortant de sa poche un papier argent et bleu, froissé, protégé dans une pochette de plastique transparent. Je suppose qu'on n'en trouve pas que dans ce commissariat ?

— Il n'y a pas de raison que nous soyons les seuls empoisonnés par ce soi-disant chocolat au caramel salé ! fit Jipi. C'est bon, mais...

— Ouais, le goût n'est pas mauvais, mais comme produit bio, on fait mieux ! ajouta Loiseau.

Le téléphone sonna sur le bureau du capitaine Lester. C'était le divisionnaire.

— Oui, patron ! J'arrive tout de suite, répondit-elle en bon subordonné obéissant, ajoutant à l'intention de ses coéquipiers : le patron et moi sommes convoqués chez le substitut. Travaillez bien pendant ce temps.

Elle attrapa son duffle-coat et fila.

Il avait encore beaucoup de travail pour accomplir son Grand Projet. Dès qu'il l'avait connue, il était tombé éperdument amoureux de Mary Lester. Ses longs cheveux châtain clair le plus souvent tressés, presque d'un blond vénitien, lorsqu'ils jouaient dans le soleil le rendaient fou. Son amour

était tout à fait platonique, il ne pouvait en être autrement, il en était conscient. Mais les femmes qui ressemblaient par trop à Mary n'avaient pas le droit de lui faire de l'ombre, pas le droit d'exister, tout simplement. Son obsession était de les traquer, de les éliminer, et surtout de faire disparaître leur chevelure.

— Asseyez-vous, fit le substitut au capitaine Lester et au commissaire Fabien qu'il venait d'introduire dans son bureau. Attendez, je vais aérer un peu, ajouta-t-il en entrouvrant la fenêtre, faisant pénétrer un peu de l'air doux de cet après-midi ensoleillé, chassant un relent de fumée de tabac parfumé. J'ai beaucoup de mal à m'abstenir de fumer dans mon bureau, beaucoup de mal à m'arrêter de fumer tout court, d'ailleurs !

— Vous fumez beaucoup, monsieur le substitut ? fit Mary d'un ton qu'elle espérait badin. Combien de cigarettes par jour ?

— Oh, je ne fume que la pipe, répondit-il. Mais venons-en aux faits. Pensez-vous que je devrais demander des renforts ? L'aide d'un profileur peut-être ? Je vous le répète, il nous faut retrouver très vite ce salaud ! L'opinion publique commence à s'inquiéter, et la presse va se déchaîner. *La Tribune de Quimper* a commencé, sous la plume de notre ami, si je puis dire, Guillaume Chantrel.

— Je pense, monsieur le substitut, que nous avons enfin trouvé quelques éléments intéressants.

Et Mary fit part au substitut Paulin et au divisionnaire Fabien de ses constatations.

— Ne me dites pas, capitaine, que votre question de tout à l'heure concernant les cigarettes avait un rapport avec vos mégots !

— Veuillez m'excuser, monsieur le substitut. Vous savez bien que, dans une enquête, rien ne doit être négligé et que personne n'est à l'abri d'un soupçon.

— Très bien, capitaine, très bien ! fit Paulin, un léger sourire au coin des lèvres.

Ce jeune substitut, qui n'avait que peu d'années de plus que Mary, aurait pu être séduisant s'il n'avait porté des costumes à quatre sous et des cravates aussi voyantes. Mary trouvait qu'il aurait dû sourire plus souvent. Pour l'heure, son sourire s'effaça aussi vite qu'il était apparu, et son visage retrouva son air soucieux.

— Bon, commissaire, capitaine, je vous laisse jusqu'à demain matin pour explorer votre piste. Ensuite, nous aviserons pour d'autres mesures à prendre.

— Au fait, monsieur le substitut, demanda Mary en se levant pour prendre congé, savez-vous si le docteur Le Cloarec fume des Marlboro ?

— Vous ne lâchez rien, capitaine ! répondit le jeune parquetier en faisant réapparaître son sourire. Pour autant que je le sache, notre légiste ne fume que des cigarillos.

» N'oubliez pas : je vous laisse jusqu'à demain matin. Ensuite je devrais donner à cette enquête une autre dimension.

C'est avec cette recommandation en tête que le divisionnaire Fabien, plus renfrogné que jamais, et le capitaine Lester rejoignirent le commissariat central.

— Bien ! Messieurs, fit Mary à ses co-équipiers, il faut maintenant mettre les bouchées doubles. Où en êtes-vous de vos recherches ?

— En ce qui concerne les barres chocolatées, répondit Jipi, le fabricant m'a précisé qu'il avait deux points de distribution à Quimper. Devine, Mary !

— Il n'est pas l'heure de jouer au quiz, Jipi. Va au fait !

— L'hôtel de police...

— Ça on le savait...

— Et *La Tribune de Quimper*.

— Aïe ! s'écria Mary qui avait en mémoire le journal à la cigarette qui était toujours dans ses pattes, voilà notre ami Chantrel en tête des suspects !

— Mais, enchaîna Loiseau, il y a un autre élément que nos collègues de la scientifique ont trouvé sur le lieu du dernier crime. Bien que cela n'ait peut-être aucun rapport... Des traces fraîches de peinture blanche ont été relevées sur un petit muret. Les techniciens du labo l'ont identifié comme

de la peinture d'une Fiat Punto. Peut-être que le meurtrier, en quittant les lieux, nerveux, a accroché ce muret ?

— C'est en effet une piste à creuser, répondit Mary.

— Une chose me trouble, intervint le brigadier-chef Guéguen. Avez-vous remarqué que toutes les victimes ont tendance à vous ressembler, capitaine ?

— Vous voulez dire que ce serait quelqu'un qui me hait tellement qu'il n'hésite pas à s'en prendre à d'innocentes victimes plutôt que de s'attaquer directement à moi ?

— Ou plutôt, fit Guéguen dont la voix se fit un peu plus timide et dont les joues rosirent légèrement, quelqu'un qui vous aime au point de vouloir supprimer vos sosies...

— Un amoureux transi ! s'esclaffa Fortin.

— Hum... ! Un conducteur de Fiat Punto blanche, mangeant des barres chocolatées obtenues dans un distributeur au commissariat ou au journal local, fumant des Marlboro... fit pensivement Mary, debout devant la fenêtre du bureau, regardant distraitement l'animation habituelle qui régnait sur le parking du commissariat.

» Dites, les gars, à qui appartient la Fiat Punto blanche qui stationne près de la sortie du parking ?

— Je crois que c'est la voiture de Raymond, l'agent de l'entreprise de nettoyage, dit Jipi.

— Allons voir.

La petite Fiat portait, sur son aile arrière droite, une éraflure qui paraissait fraîchement faite le long d'un mur. Le cendrier regorgeait de mégots...

— Allez me chercher Raymond, ordonna Mary, et amenez-le moi en salle d'interrogatoire.

Lorsque Jipi eut fait asseoir sans ménagement Raymond Le Gwen face à Mary Lester, dans la salle obscure dont la table centrale était illuminée d'une lumière crue, l'interrogatoire commença.

— Que faisiez-vous hier en fin d'après-midi ? demanda Mary. Êtes-vous allé sur la route de Bénodet ?

— Oui, fit Le Gwen d'une voix atone, abasourdi de se retrouver dans cette situation. En quittant mon service au centre hospitalier, je suis allé rendre visite comme d'habitude à ma mère, âgée et atteinte de la maladie d'Alzheimer, qui habite une maison isolée du côté de Menez-Bily.

— C'est près de l'endroit où a été trouvé le corps de la dernière victime du tueur en série, observa Mary.

— Mais je n'ai rien à voir avec ça ! s'écria Raymond. Et je n'ai rien vu, je vous le jure. J'ai trouvé que l'état de Maman s'était un peu aggravé. Après en avoir parlé avec ma jeune sœur qui la soigne à domicile, j'ai rejoint ma voiture. Avant de repartir, assez stressé j'ai fumé une ou deux cigarettes, mangé un chocolat. En repartant, en raison de ma nervosité sans doute, j'ai accroché le muret avec l'aile arrière de ma voiture. C'est tout !

» De toute façon, ajouta-t-il, j'ai un témoin digne de foi.

— Un témoin ? s'étonna Mary. Qui est-ce ?

— Le lieutenant Loiseau ! Je l'ai vu sur place.

Gérard Loiseau s'affala sur une chaise libre et fit, d'une toute petite voix : « J'avoue ! »

Mais un événement inopiné vint disculper définitivement Raymond Le Gwen et empêcher le lieutenant Loiseau d'avouer – tout au moins dans l'immédiat – qu'il était éperdument amoureux de la sœur de Raymond !

Le brigadier Mélanec venait d'entrer dans la salle et de remettre un pli à Mary Lester. Sur l'enveloppe, on pouvait lire, en capitales : « TRÈS URGENT. À REMETTRE AU CAPITAINE LESTER EN MAIN PROPRE. CONCERNE L'ENQUÊTE SUR LES MEURTRES EN SÉRIE. »

« Ma chère Mary, mon adorée.

« Je sais que cette lettre va te surprendre au-delà de ce que tu peux imaginer, mais lorsque tu m'aura lu, ton enquête sera terminée.

« Mon premier aveu concerne mon origine et notre lien inconnu de toi. Plusieurs mois après la mort de ta mère à ta naissance, ton père, le capitaine Le Ster, a eu une brève liaison avec une fille du quartier de Recouvrance, à Brest. Je suis le fruit de cette liaison et par conséquent ton demi-frère. Alors que j'avais un peu plus d'un an, nous avons quitté Brest pour la région parisienne. Après la fin de mes études, je suis revenu en Bretagne et je me suis installé à Quimper sous le nom de jeune fille de ma mère.

« Dès que je t'ai vue, ce fut le coup de foudre. Un amour fou venait ronger mon cœur, amour sans espoir puisqu'il n'était pas question de tomber dans l'inceste.

« Mais il n'était pas question non plus que des femmes te ressemblant, alliant la douceur de ton visage à l'éclat de tes cheveux, puissent vivre impunément. Une force irrésistible me commandait de les supprimer.

« Toutefois, le monstre que je suis m'est devenu odieux. Je dois en finir avec lui. Dorénavant, tu n'auras plus à craindre de nouveaux meurtres de ce genre.

« Adieu, Mary adorée. Ton demi-frère, Guillaume Marie Le Ster, alias Guillaume Chantrel. »

Mary Lester était bouleversée lorsqu'elle eut achevé la lecture de cette lettre. Tout autant l'aveu des crimes, l'explication de leur incroyable mobile et la stupéfiante révélation de ses liens familiaux avec le criminel avaient hanté la nuit de Mary. Le corps de Guillaume Le Ster avait été repêché ce matin dans l'Odet. Mary était accoudée au garde-corps de l'un des ponts franchissant la rivière. Après avoir relu une dernière fois la lettre, elle la froissa et la jeta dans l'Odet. Elle regarda, les yeux humides, la boulette de papier flotter sur les eaux limoneuses et disparaître au loin, emportée vers l'immensité marine. En quelques heures, elle avait trouvé et perdu le frère qu'elle avait tellement désiré dans ses rêves d'enfance.

Mais ce frère s'était révélé être un dangereux psychopathe. Mary ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle était, à son insu, l'objet de l'obsession qui l'avait poussé à devenir un monstrueux meurtrier. Elle aurait sans doute quelque mal à se remettre de cette épreuve. Jean-Marie Le Ster était-il au courant du retour de ce fils prodigue ? En ce moment, il naviguait dans des eaux paradisiaques à la barre du yacht de son patron. Ce n'est que lorsqu'il rentrerait que Mary pourrait avoir une explication avec lui et peut-être laisser ce drame voguer vers l'oubli dans un coin de son cerveau.

Pour l'instant, elle sentit une impression de froid la saisir. Elle releva la capuche de son duffle-coat et se dirigea d'un pas lent vers la venelle du Pain-Cuit.

JEAN-CLAUDE COLRAT
Orléans, avril 2010